



La bataille de Waterloo, vue par un grenadier anglais

« Le 17 juin 1815, nous traversâmes Bruxelles au milieu de la joie des habitants qui nous apportèrent toute espèce de victuailles. J'entendis dire de tous côtés que nous allions être hachés comme de la chair à saucisses mais nous ne faisons que rire de ces prédictions et répondions qu'il n'y avait là rien de nouveau pour nous. Pourtant, les jeunes recrues marchaient la tête basse, terriblement effrayées à l'idée de se battre ; mais j'ai souvent vu que ce sont les plus timides qui, une fois le combat en train, se précipitent tout d'abord sur l'ennemi et se font tuer les premiers, probablement parce qu'alors ils perdent tout à fait la tête, tandis que les soldats plus disciplinés connaissent mieux leur affaire.

De Bruxelles nous allâmes à cinq ou six miles de la ville, aux environs du village de Waterloo ; là, notre général envoya son aide de camp demander les ordres de Wellington, pour connaître la partie de la ligne que nous aurions à attaquer. L'ordre était de ne pas bouger de notre position actuelle jusqu'au lendemain matin.

[...] Mais à peine cette affaire était-elle terminée depuis quelques minutes que l'infanterie ennemie avança et que nous dûmes nous remettre en ligne pour lui faire front. Suivant notre tactique ordinaire, nous les laissâmes arriver bien à portée de fusil, de sorte que notre décharge produisit un effet terrible ; puis, les chargeant, nous les fîmes plier de belle façon, mais non sans perdre aussi beaucoup d'hommes. Ils n'avaient pas plus tôt disparu qu'une autre charge de cavalerie eut lieu, et nous dûmes encore nous former en carré sur notre ancien terrain. Sans doute ce corps de cavalerie avait espéré nous surprendre avant que nous eussions pu exécuter notre manœuvre, mais heureusement il se trompait, et notre feu incessant le fit fuir bientôt. Nous n'avions pas perdu un pouce de terrain pendant toute la journée, bien qu'après toutes ces charges notre nombre fût terriblement réduit. Et même, dans le court intervalle entre chaque charge, le canon ennemi avait encore fait quelque ravage dans nos rangs.

Les hommes étaient si fatigués qu'ils commençaient à désespérer ; mais les officiers les encouragèrent pendant tout le jour par le cri : "Tenez ferme, mes enfants, ne reculez pas !" Comment nous pûmes tenir, est un mystère pour moi, car à la fin nous étions à peine en nombre suffisant pour former le carré.

[...] Quant aux pertes totales de cette journée sanglante, je ne puis en donner le chiffre exact, mais sans doute elles furent énormes des deux côtés, car rien que dans mon régiment trois cents hommes manquaient à l'appel. Et nos pertes n'égalèrent pas encore celles de certains régiments, car dans celui à notre droite il y avait six cents manquants, à cause surtout du feu continu, boulets et bombes, que le canon français avait entretenu dans l'intervalle des charges. À présent, il ne fallait pas perdre de temps et le lendemain matin se remettre à la poursuite des Français pour ne pas leur donner le temps de respirer. Les Prussiens avaient au moins douze heures d'avance sur nous ; nous n'avions donc pas grand-chose à craindre.

Cependant, on se demandait encore si l'ennemi ne s'arrêterait pas pour nous tenir tête sur son propre territoire, et c'eût été probablement le cas, si Blücher n'avait ainsi marché sur ses talons. Je crois aussi que si les Prussiens n'étaient pas arrivés au moment que l'on sait, les deux armées seraient restées sur le champ de bataille de Waterloo et auraient peut-être recommencé la bataille le lendemain : car les Français, après leur défaite, attendaient de nouveaux renforts ; mais, comme ceux-ci n'arrivaient pas et que notre nombre se trouvait accru, il ne leur resta d'autre ressource que la retraite. »

LAWRENCE, William, *Mémoires d'un grenadier anglais*, Paris, Plon, 1897, p. 232-247.



CHÂTEAU DE VERSAILLES

Lawrence, William (1791-1867). Soldat anglais, Lawrence participe aux campagnes militaires contre Napoléon Ier en Espagne et à Waterloo. Ses *Mémoires*, dictés à un ami, relatent les préoccupations quotidiennes du soldat à cette époque.